

S I G N E T S

S I G N E T S
n° 12
Juin 2006

Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)



Le chant des sirènes

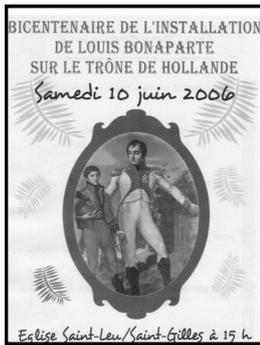
Depuis plus de cent ans, le moissonneur de la Place de la Forge se désaltère... quelle que soit la température ! Témoin du passé agricole de Saint-Leu, il est sans doute le symbole le plus connu de notre commune.

Et pourtant, ce ne fut pas notre faucheur qui, ce récent samedi 10 juin, fut choisi pour mettre en valeur le patrimoine historique de notre ville. On le sait,

celui-ci est en grande partie lié à la famille Bonaparte. Il y a deux ans à peine, nous avons vécu une journée *Reine Hortense*. Cette fois, il s'agissait de commémorer le bicentenaire de l'installation de son mari, Louis Bonaparte, sur le trône de Hollande.

L'église Saint-Leu-Saint-Gilles accueille, jusque dans son chœur, des grenadiers impériaux. Une image qui rappelait peut-être l'alliance entre le sabre et le goupillon que Napoléon Ier opéra à son profit...

Le chant des sirènes (suite)



L'initiative ne manquait pas d'audace ! La République ne s'est elle pas prudemment refusée à célébrer le bicentenaire de la victoire d'Austerlitz, après s'être souvenue que l'Empereur avait rétabli l'esclavage dans les îles françaises colonisées ? Dans son numéro 8, d'octobre 2004, **Signets** avait d'ailleurs consacré un dossier à la **littérature des Caraïbes** et à la lutte pour l'abolition de cette servitude qui dégradait l'humanité entière. Une

lectrice nous a d'ailleurs fait remarquer que l'exploitation du thème bonapartiste risque d'être un chant des sirènes dissimulant mal une politique culturelle manquant, selon elle, d'ambition.

Si Louis Bonaparte fut, paraît-il, un bon roi et a laissé aux Bataves le souvenir d'un souverain attentif, capable de protéger ses sujets contre l'autoritarisme de son frère aîné, ce dernier a légué à notre mémoire collective son principal rite d'initiation et de passage : le **baccalauréat**... Pendant que la Garde défilait dans nos rues, les lycéens - les plus sérieux - profitaient de leur dernier week-end d'avant l'épreuve pour réviser leurs cours, y compris à la bibliothèque.

Que ceux qui pensent que « le niveau baisse » et que « l'on donne le bac à tout le monde » se penchent sur les sujets des différentes disciplines ! Prenons l'exemple de ce qui est demandé aux candidats de 1ère qui passent l'EAF (l'Epreuve anticipée de français), épreuve à laquelle les membres de notre association et, plus généralement, tous les amateurs de littérature ne peuvent manquer de s'intéresser. On peut dire que l'Education Nationale semble se plaire à semer d'embûches leur parcours ! Tout d'abord, les programmes sont structurés autour de différents « **Objets d'étude** » : l'argumentation, la poésie, le théâtre (texte et représentation), le genre épistolaire, « le » biographique... De quelques œuvres majeures de notre littérature sont extraits un peu plus d'une vingtaine de « **textes** » d'une trentaine de lignes qui doivent être étudiés à la lumière de « **problématiques** » fédératrices. Passent généralement à la trappe la chronologie, les mouvements littéraires et bien entendu la vie et l'œuvre des auteurs. Faute de temps, mais aussi par l'affirmation que l'écrivain n'a aucun intérêt. Il n'est donc pas rare que, dans l'esprit des élèves, Victor Hugo ait vécu au même siècle que La Fontaine (c'est-à-dire au XVIIIème), puisqu'ils relèvent de la même **séquence**. D'autre part, il est exigé des candidats qu'ils **commentent** les **textes** de façon **organisée** en utilisant les **outils** de l'analyse littéraire : registres, figures de style, énonciation, modalisation, circuit argumentatif... Le modèle de ce genre de pratique étant la « dissection » à laquelle se sont livrés en leur temps deux linguistes **structuralistes** sur un sonnet de Baudelaire, ressorti exsangue de l'opération. La poésie, heureusement, échappe toujours à ses exégètes qui ne sont, comme le notait Lévis Strauss, que des **bricoleurs** et non des **écrivains**, bien qu'ils en aient parfois la prétention. L'autopsie du texte est-elle le meilleur moyen de rendre les jeunes gens sensibles à sa beauté ? On lira à ce sujet le n° 135 de la revue **Le Débat** (mai-août 2005).

L'épreuve finale de « l'EAF » comporte deux parties. A l'écrit, une question préalable porte sur les textes soumis aux candidats le jour de l'examen (textes dont la seule lecture est déjà longue et ardue) et dont la réponse consomme une part non négligeable des 4h octroyées. Exemple : *L'amour suscite souffrance et joie chez le poète. Par quels procédés les poèmes (Chénier, Baudelaire, Aragon) expriment-ils cette*

double réalité ? (2005). Puis le candidat doit traiter au choix l'un des exercices du trio « commentaire, dissertation, invention ». Les sujets de dissertation ou d'invention semblent parfois relever moins du français que de la philosophie (que les élèves n'étudieront qu'en Terminale) : « *Lorsqu'on aborde des notions abstraites ou morales, quelles stratégies littéraires vous semblent les plus efficaces pour emporter l'adhésion du lecteur ?* » ou « *Vous composerez un dialogue argumentatif dans lequel deux interlocuteurs défendent leur conception du bonheur* » (2005). D'autres sujets abordent les thèmes étudiés dans l'année sous un angle si réducteur qu'on en saisit mal l'intérêt pour des élèves qui ne sont pas des spécialistes du domaine : « *Dans quelle mesure le costume de théâtre joue-t-il un rôle important dans la représentation d'une pièce et contribue-t-il à l'élaboration de son sens pour le spectateur ?* » (2004). Parfois surgit un énoncé qui vous laisse perplexe : « *Vous imaginerez un dialogue dans lequel M. Verrat persuade le jeune Rousseau d'aller voler les asperges* » (Annales 2006).

Vient ensuite l'**oral**. Outre le stress inévitable dû au premier face à face de toute sa scolarité avec un examinateur qui va le noter, le lycéen se voit poser sur l'un des textes de sa liste une « **question** » inspirée - ou non ! - de la « **problématique** » inscrite sur son « **descriptif** ». L'énoncé de la question peut déstabiliser le candidat : « *En quoi consiste la crise théâtrale dans ce passage ?* » (Le Cid, I-3). « *Comment Ionesco crée un univers qui dépasse le tragique et touche au symbolique ?* » (Le Roi se meurt). De plus, si le texte est extrait d'une œuvre qui n'a pas été entièrement étudiée en cours, l'examineur peut interroger le candidat sur n'importe quel passage de cette œuvre ! Rien d'étonnant à ce que, voyant l'échéance arriver, les lycéens recherchent, **tambour battant** et avec anxiété, l'aide extérieure qui pourra les aider à se préparer le mieux possible, en tentant par exemple de mettre de l'ordre dans des notes saisies à la volée en cours.

Contre toute attente - une « rumeur » insistante fondée sur des « statistiques » prévoyait que, cette année, à l'écrit, le biographique « **tomberait** » - ce fut le genre du **poème en prose** qui fut proposé à l'analyse des lycéens des séries littéraires comme technologiques. Choix moins classique, ce fut une légende fantastique d'**Alphonse Daudet** que l'on soumit à la sagacité des candidats des sections S et ES : **L'homme à la cervelle d'or**. Doté par la nature d'un lingot en guise de cerveau, un malheureux perd une parcelle de vie à chaque fois qu'il se creuse la tête pour satisfaire les appétits de ceux qui prétendent l'aimer... Il finit par en mourir. Un apologue à forte portée symbolique, contenu dans un de ces missives fictives rassemblées dans le recueil des **Lettres de mon moulin**.



Rappelons que Daudet n'a jamais acheté le **moulin de Fontevieille** que visitent cependant tant de touristes et qu'il a rédigé ses contes provençaux au cœur des « **brouillards** » parisiens. Cette œuvre, dont on connaît seulement quelques nouvelles, mérite d'être redécouverte dans son intégralité. Le comble du raffinement consisterait à la relire sur l'île du « **divin Ulysse** », cette **Ithaque**

mythique à laquelle **Le Monde 2** a consacré récemment un reportage photographique.

Prenons garde cependant, le **chant des Sirènes** malgré les siècles, demeure, paraît-il, toujours aussi séduisant, aussi dangereux...

SOMMAIRE

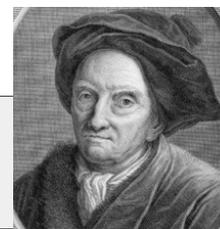


Les coups de coeur de la bibliothèque

P.4-5

Le Siècle des Ombres

P. 6-7 par Didier Delattre



Le Dictionnaire de la Résistance P. 8 - 9

par Bruno Leroux, historien

Le Club des Cinq

par Marie-Ange LE ROCHAIS, illustratrice

P. 10 - 11



Marguerite Yourcenar

par Gérard Breton P. 12-13



Jim Harrison

par Gisèle Delattre

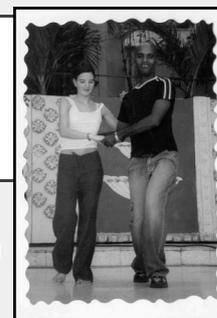


La musique arménienne P. 14

par Serge Vincent

Passion Salsa

P. 15-17 par Laetitia CANAUD



La Fête du Jeu

P. 18



Un Opéra pour enfants



L'attaché-case

P. 19-20

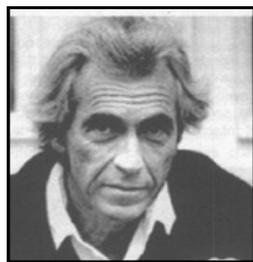
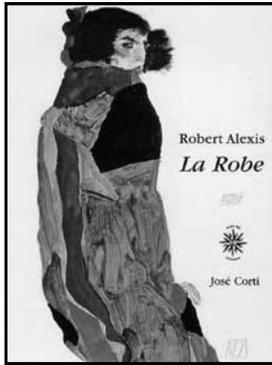
Une nouvelle de Michèle PARET

LES COUPS DE COEUR DE LA BIBLIOTHEQUE

♥ La robe

de **Robert Alexis** (José Corti)

Un officier est attiré par une robe rouge dans une vitrine. L'officier désire cette robe d'une femme fantasmée. C'est un petit bijou que cette « Robe » qui sait recouvrir bien des histoires. De l'étoffe, au dessin en passant par la coupe, aux effets, aux coutures, bien des âmes retrouveront dans le destin de cette robe tout l'amour qu'il faut attendre pour prendre corps. Ce livre est magistral tant il sait renseigner vivement sur l'art de l'étouffement. Des identités, des baisers qui se perdent quand il ne sont pas volés. Un petit livre inspiré, troublant, une confection singulière et profondément moderne sur l'ambiguïté sexuelle dont les versants sont mystérieusement inquiétants. On pense à Schnitzler, à Freud, à la fin de l'empire Austro-hongrois, à l'œil superbe de Visconti.



♥ Le dernière femme de Jean-Paul Enthoven (Grasset). Neuf portraits de femmes célèbres qui ont pour Enthoven la peau douce d'une éducation sentimentale. Elles ont surgi à leur guise dans la vie de l'auteur et leur existence est le plus souvent imaginaire. Attrait physique, intellectuel... ce

sont là des muses, romantiques vouées et condamnées aux désirs de celles et ceux qui ont l'envie de les regarder. Faut il encore que ces derniers sachent regarder la stature soyeuse de ces belles captives... De leur l'empressement chorégraphié vers le bonheur et la mélancolie, elles échappent aux phantasmes organisés et conditionnés pour incarner un désir contrarié dans l'élan de leur valse- hésitation. Le portrait de Louise de Vilmorin (Marylin, Malraux), Louise Brook et ceux de Françoise Sagan et Françoise Dorléac sont des délices. Le dernier chapitre est traversé par une inconcue, dite « La dernière femme »...

♥ Ravel de Jean Echenoz (Ed. de Minuit)

« Ceci n'est pas une biographie ». Comme des yeux invisibles qui supplantent une nuque éloquente chez Magritte, il s'agit là de quelques instantanés plus ou moins vrais d'une vie. Les dix dernières années de Maurice Ravel, les dix dernières années d'un grand musicien d'1,61 mètre. Voyage vers les Etats-Unis dans un paquebot France d'avant l'heure, des tournées triomphales, des vacances au pays basque, des disputes sur des interprétations, la « maison impossible » de Montfort l'Amaury, Mme Révelot, l'intendante...

Echenoz signe un livre d'une élégance entêtante, une fugue légère et spirituelle qui ne parle pas tant de Ravel que d'Echenoz au final. Cela commence allongé dans un bain difficile à quitter et se termine allongé par la mort aussi inexorable des suite d'une grave opération à la tête. Raffinement.

♥ Kafka sur le rivage

de **Haruki Murakami** (Belfond)

On dit de cet auteur qu'il est le grand écrivain attendu depuis Mishima et Kawabata. Kafka est un adolescent de quinze ans qui fuit sa maison pour échapper à la terrible prophétie de son père. Kafka est damné. Comme Œdipe. il serait un fils parricide et incestueux. Alors il quitte Tokyo et sillonne un Japon fantomatique, où il rencontre un idiot merveilleux en la personne du vieux Nakata qui sait parler aux chats, une prostituée qui cite Bergson. Chemin faisant, il voit aussi quelques poissons tomber du ciel, toujours sur des rivages où la pluie noire d'Hiroshima vient couler dans le lit de la truite chère à Schubert. Murakami dont on aime l'esprit retors nous livre là une histoire envoûtante sur la condition humaine vue au travers de la complainte d'un innocent sacrifié. Un récit à la limite du fantastique, où chaque intrusion poétique dans les heures sombres du destin sonne comme une balade magnifiquement rock'n'roll. Traduit du Japonais.

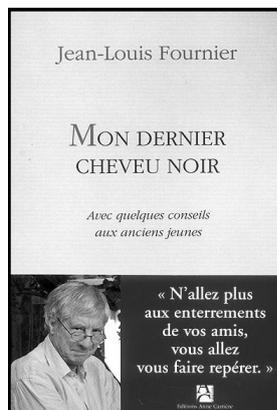


♥ Mon dernier cheveu noir

de **Jean-Louis Fournier** (A. Carrière)

« Pourquoi, chaque année, je me trouve de moins en moins bien ? Peut-être parce que c'est l'hiver ? Si vous passez l'hiver, vous verrez : l'été, c'est pareil. Vous savez comment on s'aperçoit qu'on est vieux ? : quand, même bronzé, on reste moche. Je regarde une vieille photo...J'étais pas mal, avant. »

L'auteur qui vient de fêter ses soixante ans propose au fil d'un récit intimiste et résolument humoristique, des conseils pour vivre les années qui suivent comme un défi à l'issue finale. A travers des observations et des anecdotes sur sa vie quotidienne, il se moque des petits ou plus grands désagréments de l'avancée en âge et montre comment les affronter avec humour. Un livre sans prétention, comme un album photo dérisoire d'un Rolling Stone sujet aux rhumatismes.



♥ **Serons-nous vivantes le 2 Janvier 1950 ?** **de Françoise Verny (Grasset)**

Françoise Verny a longtemps été un personnage central du petit monde de l'édition française. Beaucoup d'écrivains lui doivent beaucoup, et beaucoup lui rendent bien mal cette merveilleuse affection incurable, comme si sa mort récente avait été leur salut. Avant d'être cette ambitieuse que la Philo, la presse, l'édition ou la télé choyèrent, Verny aura été une petite fille comme les autres. Une petite fille toute au bonheur de son enfance réjouissante, jusqu'au jour de la guerre. Ce livre commandé par sa mémoire, elle l'a arraché à son propre épuisement. Elle aura mis 60 ans pour trouver les mots, pour dire cette phrase qui ne cessera de la hanter : serons-nous vivantes le 2 janvier 1950 ? Cette question était celle de Nicole Alexandre, sa camarade de 5^{ème} du lycée Jules Ferry avec laquelle Françoise Verny échangeait des lettres magnifiques, jusqu'au jour où Nicole fut déportée le 20 novembre 1943 à Auschwitz. Longtemps elle voulut se taire, garder le silence comme on garde le lit. Et puis le temps la rattrape, plus ses jours sont comptés, plus le visage de Nicole refait surface. La mémoire est vive et l'écho de la Dora Bruder de Modiano prend la place de Nicole dans le cœur de Françoise, l'amie qui ne l'a pas quittée.



A découvrir ou à redécouvrir : **les œuvres de Harold Pinter,** **Prix Nobel de littérature 2006**



Pinter fut d'abord comédien. Il garde de son enfance londonienne (fils d'un tailleur juif) le bruit des incertitudes. Les cris de misère qui suivent la crise de 29, la guerre civile espagnole, les bombardements, les injures antisémites, le mouvement des sorties d'usine (et la puanteur de l'usine de savon). Sa haine de la guerre fait qu'il refuse de faire son service militaire en 1948. (Il prendra position bien plus tard contre l'intervention anglaise en Irak). Au début des années 50, il fait ses débuts d'acteur sous le nom de David Baron. Et très rapidement, il deviendra auteur.

Sa première pièce est *La chambre* où il cerne l'apparente banalité du quotidien dans un cadre d'un réalisme aussi absurde que décalé. Il devient vite le maître de la fragmentation. Tout étant fragmenté dans son univers : les paroles, les souvenirs, les désirs... Entre le théâtre de l'absurde et celui de la catastrophe, le théâtre de la fragmentation rend compte d'une période d'interrogation sur les données personnelles, scientifiques et politiques qui nous échappent.

La Bibliothèque : **moins chère et plus de choix !**

Vous le savez sans doute : depuis deux ans une convention tripartite permet aux habitants de Besancourt, Saint-Leu-la-Forêt et Taverny de bénéficier des services des bibliothèques et médiathèque des trois communes (pour tous les adhérents à jour de leur cotisation dans l'établissement de leur ville). Une inscription et trois possibilités, dont chacun aura pu mesurer les avantages.

Depuis le 1^{er} avril 2006, un pas de plus est franchi en faveur de la lecture publique. Les bibliothèques -médiathèque ont unifié leur tarif d'inscription au plus grand bénéfice des lecteurs. **Pour Saint-Leu-la-Forêt, la cotisation individuelle passe de 10,70 € à 5,00 €, et reste gratuite pour les moins de 18 ans et les bénéficiaires du revenu minimum. Une cotisation familiale de 10 € est créée, chaque membre, parents et enfants de plus de 18 ans habitant sous le même toit, se verra délivrer une carte.** Cette carte est individuelle et permet d'emprunter pour trois semaines : 6 livres, 6 revues, 1 cédérom ou DVD (chaque lecteur peut réserver 3 documents).

Chaque année, à la date de renouvellement de votre adhésion, une attestation vous sera fournie **à votre demande** afin de bénéficier de la gratuité à la médiathèque de Taverny et à la bibliothèque de Besancourt.

Un choix constant

La bibliothèque Albert Cohen est riche de 37 000 ouvrages dont 10 000 en secteur jeunesse. Chaque année, ce sont plus de 2 000 documents nouveaux qui sont mis à votre disposition.

Tous les domaines sont représentés, romans, romans policiers, de science-fiction, ou du terroir mais aussi des documentaires, des manuels de bricolage à la philo-

Le siècle des ombres...

Dans l'un de ses sketches, Coluche qualifiait l'ayatollah Khomeiny de *réinventeur du Moyen Age*. L'affaire désormais célèbre des « caricatures » passera-t-elle à la postérité comme celle des « poisons » ou celle du « collier de la reine » ? Nul ne le sait. La prudence – ou la lâcheté, c'est selon – des réactions officielles de nos démocraties occidentales semble avoir eu pour effet d'éteindre le brasier. Certes quelques ambassades ont brûlé en Syrie et ailleurs, des menaces de mort ont été proférées contre les Français en Palestine, une quinzaine de chrétiens ont été massacrés au Nigéria. Ce n'est pas cher payé...

La mauvaise conscience des uns, le souci de la « real politique » des autres n'ont pas fini d'assombrir notre horizon. L'interminable repentance de la colonisation, la marginalisation sociale des jeunes d'origine immigrée, le soutien à la cause palestinienne se sont additionnés à la crainte de nouveaux attentats dans le métro parisien et d'une flambée du prix du pétrole. On a réaffirmé la liberté d'expression tout en insistant sur la nécessité de ne pas choquer les croyants. On a surtout rappelé à la presse son sens de la responsabilité, c'est-à-dire son sens de l'autocensure... Le directeur de la rédaction de **France-Soir** l'a éprouvé à ses dépens puisqu'il a été renvoyé après la publication des dessins « blasphématoires » dans son journal. Que de clairs-obscur ! Une incursion du côté de nos auteurs classiques *nous aidera à prendre un peu de recul.*



Beaumarchais

espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé ... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : « Chiens de chrétiens ».

Un peu plus loin, Figaro – porte-parole de Beaumarchais – énonce son cinglant « *Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits* ».

On sait maintenant que, trois mois après la première publication des douze dessins - insuffisam-

ment blasphématoires sans doute - les imams danois ont manipulé de fausses caricatures qu'ils sont allés exhiber au Proche Orient pour enflammer les esprits avec le succès que l'on sait. Une jolie histoire m'est revenue en mémoire. Il s'agit d'un apologue de Fontenelle, extrait de son *Histoire des oracles*.



Fontenelle

Ce court récit à visée morale commence par un préambule incitant à vérifier sérieusement les faits avant de les croire exacts. Fontenelle illustre ce précepte en évoquant une supercherie ayant eu pour cadre la Silésie du seizième siècle. Des parents sans scrupules et un orfèvre indélicat étaient parvenus à persuader l'opinion et les plus grands savants qu'une dent en or avait poussé dans la bouche d'un enfant. L'explication de ce miracle était simple : *Dieu voulait consoler les Chrétiens affligés par les Turcs...* Les imams danois lisent peut-être Fontenelle.

L'histoire de l'Europe occidentale, à partir de la Renaissance, a été marquée par la lutte des humanistes contre les superstitions, les contrevérités et les interdits de toutes sortes qui empêchaient l'homme d'accéder à la connaissance, à l'épanouissement et à la libre conscience. Le XVIIIème siècle a porté au plus haut les valeurs de tolérance, de liberté et de raison : c'est pour cela qu'il demeure **le Siècle des Lumières**. Depuis que les fanatismes religieux **des diverses confessions** ont retrouvé toute leur virulence, on peut craindre d'être entrés dans **le Siècle des Ombres**.

Le lecteur inquiet par cette évolution retrouvera un peu de sérénité dans une nouvelle intitulée **Les élus**, de l'écrivain cubain **Alejo Carpentier (Folio)**. Cette version inédite du Déluge fait se rencontrer toute une série de Noé, chacun se croyant l'élu unique du dieu unique. Mais combien y a-t-il de dieux uniques ? Le doute fatal s'installe dans la conscience de l'un des prophètes : « *Les dieux sont nombreux. Et là où il y a autant de dieux que de peuples ne peut régner la concorde ; on doit y vivre*



au contraire en mésintelligence et dans la confusion au sujet des choses de l'univers ».

Signalons l'anecdote suivante, révélatrice du climat général, sans bien entendu en avoir les implications dramatiques. L'un des groupes saint-loupiens de musique métal présents sur la scène de la Croix Blanche le samedi 18 avril (???) a dû modifier son logo dans lequel on pouvait distinguer une croix renversée. Quelques entrelacements floraux ont permis de dissimuler ce symbole que nous ne saurions plus voir. Le « saint » a-t-il désormais remplacé le « sein » en matière de tuffe, que n'hésitait pas à qualifier des Tar-Molière pas à d'Impos-teurs ?



mœurs des Tar-Molière pas à d'Impos-teurs ?

Le thème du **Prix Annie Ernaux 2006**, organisé par la ville de St-Leu, est « **Passion(s)** ». Il est à prendre dans tous les sens du terme, y compris, pourquoi pas, dans son acception religieuse ! Celui du Prix 2005 était « **Résistance(s)** ». On peut juger combien il demeure d'actualité ! Les très nombreux concurrents, adultes, juniors et francophones, ont su exploiter toutes les possibilités offertes par ce (s) entre parenthèses.

Les marginaux de tous poils, noirs pour la plupart, commencent à prendre pied sur le campus d'une université. Très vite, ils s'installent, prennent leurs marques. Professeurs émérites, étudiants de très bonnes familles fument des joints et s'enivrent avec eux. Des femmes blanches deviennent leurs compagnes et le Forum féministe leur apporte des préservatifs. L'Association des étudiants conservateurs exige l'éviction de ces « dégénérés ». Le récit, conté à la première personne par l'un des étudiants, progresse vers une désintégration qui semble inéluctable. Et puis, un jour, ils disparaissent. Tout est nettoyé, désinfecté. Mais, constate le narrateur, « *ils sont toujours avec nous* ».

Les nouvelles primées et remarquées ainsi que les photos de la remise du Prix 2005 par Annie Ernaux elle-même sont toujours consultables sur le site www.signets.org. Lisons-les pour savoir qu'il fait encore clair. La nuit a bien le temps de tomber.

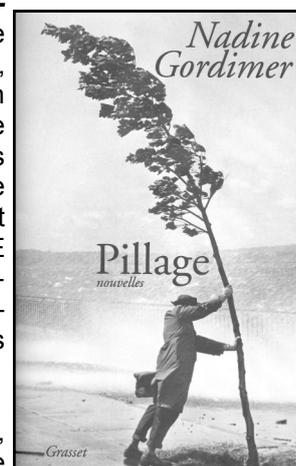
Didier DELATTRE Deux ouvrages pour approfondir la réflexion

L'islam est-il fermé ou ouvert à l'autre ? Est-il véritablement condamné au « choc des civilisations » ? Comment éviter le repli communautaire et favoriser la convergence entre Orient et Occident ? Pour sortir des amalgames et des simplifications, **« L'Islam, tolérant ou intolérant ? »** de **Cherif** (Odile Jacob, 2006) constitue un plaidoyer pour l'ouverture à la diversité, une réflexion sur l'actualité qui engage l'avenir de nos civilisations.



Tel est le propos de **So-sies**, une nouvelle de Nadine Gordimer (*Pillage*, recueil paru chez Grasset en 2003). Et si on y voyait une source de réflexion après les « émeutes » de novembre dernier dans nos banlieues et les manifestations anti-CPE où des bandes de jeunes défavorisés ont attaqué les étudiants et lycéens des classes moyennes ?

Écrivain sud africaine, blanche et membre de



Dictionnaire historique de la Résistance

Publié sous la direction de François Marcot, avec la collaboration de Bruno Leroux et Christine Levisse-Touzé. Editions Robert Laffont, collection Bouquins, avril 2006, 1248 pages

La Résistance est un domaine dans lequel des dizaines d'historiens travaillent depuis longtemps chacun sur un département, une région, ou une organisation. Ce foisonnement d'études explique pourquoi il manquait jusqu'à présent une synthèse en un volume sur ce sujet. La synthèse était d'autant plus difficile à faire qu'elle devait répondre à la question du poids global de la Résistance dans la France de l'occupation et de Vichy, et donc traiter indirectement de l'attitude de tous les Français pendant ces années noires.

Ce dictionnaire entend combler cette lacune, grâce au travail effectué par 114 auteurs pendant quatre ans. Il ne se présente pas sous un ordre alphabétique unique, mais comme une encyclopédie structurée en trois parties : Acteurs et territoires ; Actions et Evénements ; Les Résistants, leur temps et le nôtre.

On y trouve d'abord une vingtaine d'articles de six ou sept pages rédigés par les meilleurs spécialistes, qui peuvent se lire de façon autonome, comme un petit ouvrage répondant aux questions essentielles. En particulier, plusieurs articles sont consacrés aux relations entre les résistants et le reste des Français. Ils montrent en quoi la recherche historique contredit le lieu commun couramment répandu, selon lequel les Français auraient été très majoritairement

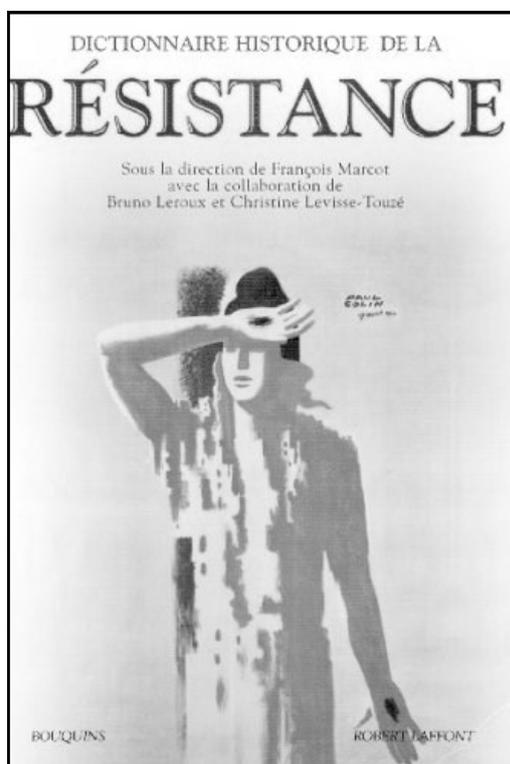
amorphes et « attentistes », entre deux minorités de poids égal, résistants et collaborateurs. En fait, jamais ceux-ci n'ont obtenu dans l'opinion le soutien que la Résistance a réussi à acquérir progressivement.

Les quelque mille autres articles du « Dictionnaire » proprement dit sont rangés par ordre alphabétique, mais répartis en différents thèmes au sein de chaque partie.

La première partie permet au lecteur de se familiariser avec l'extraordinaire diversité des organisations, des lieux et des individus qui composent la Résistance et la France libre. Plus d'une centaine d'articles sont consacrés aux organisations clandestines (réseaux, mouvements, partis et syndicats clandestins). Chaque région et territoire de l'Empire a droit à un article synthétique :

pour l'Île-de-France, celui-ci est complété par un article sur Paris, « capitale » de la Résistance à partir de 1943. Enfin, 235 biographies présentent à la fois des résistants et français libres au rôle essentiel (Jean Moulin...) et des inconnus : officiers de la France libre, chefs de maquis, agents de liaison, opérateurs radio... Ceux-ci ont été choisis non pas parce qu'ils ont un mérite particulier, mais parce que leurs histoires témoignent de la diversité des origines géographiques, générationnelles, sociales, politiques des résistants.

Dans la deuxième partie on trouvera : les Evénements qui ont infléchi le développement de la Résistance en France (de l'Appel du 18 juin au Débarquement), les Valeurs et Projets qu'elle a véhiculés (le patriotisme, l'antifascisme, la refondation de la République, l'Europe...), les différents types d'Actions résistantes (renseignement, sabotage, évasion, sauvetage, faux papiers...) avec des exemples concrets, et un ensemble d'articles sur la Répression.

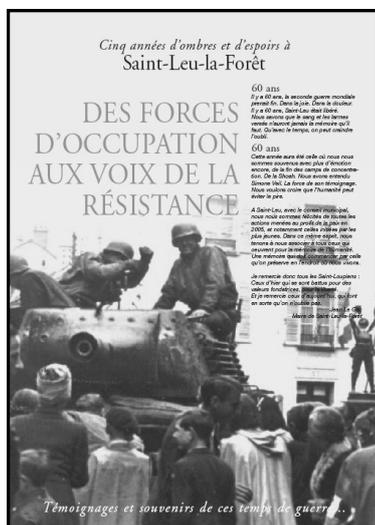
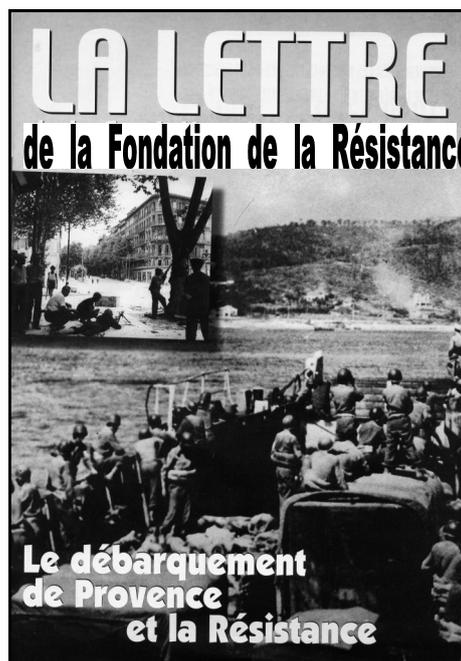


La troisième partie est la plus originale : elle traite d'abord de la relation des résistants avec Vichy d'une part, et avec les Alliés d'autre part (pays, personnalités comme Churchill et Roosevelt). Puis des articles explorent le rôle de chaque catégorie sociale, chaque tendance politique, chaque confession dans la résistance, sans oublier les étrangers et les soldats de l'Empire. Surtout, des dizaines d'articles essaient de rendre compte de l'expérience inoubliable qu'a été la « vie résistante » pour ceux qui s'y sont engagés, avec des articles intitulés : amours, argent, aventure, chance et malchance, mort, peur, solidarité..... ; d'autres sur les emblèmes des résistants : croix de Lorraine, mitraillette Sten, tractions et bicyclettes ; d'autres encore, sur les représentations dont on a affublé les résistants et les Français libres : «dissidents», «bandits», «terroristes». Le Dictionnaire se clôt enfin par quelques articles sur la mémoire de la Résistance, qui s'exprime dans des lieux (musées, plaques, stèles et monuments, Mont Valérien) mais aussi des hommes et des femmes (associations et amicales, les figures de De Gaulle, de Jean Moulin), voire des chansons (Le Chant des Partisans).

En multipliant la diversité des approches, ce dictionnaire espère ainsi rendre justice aux milliers d'ouvrages consacrés depuis soixante ans à la Résistance. Leur multiplicité est l'indice de l'importance pour notre histoire d'un phénomène qui a pourtant duré si peu de temps et de la dette qui anime les générations suivantes à l'égard de cette « élite » d'un genre si différent que ce qu'on entend habituellement par ce mot, puisque toutes les générations et toutes les origines sociales s'y retrouvent.

Bruno LEROUX

Le Dictionnaire Historique de la Résistance a été rédigé par une équipe de 114 historiens de 6 nationalités différentes qui ont travaillé sous la direction de François Marcot (professeur à l'université de Franche-Comté), avec la collaboration de **Bruno Leroux** (qui réside à Saint Leu et qui est le directeur historique de la **Fondation de la Résistance**) et de Christine Levisse-Touzé (directrice du Mémorial du maréchal Leclerc de Hauteclocque et de la Libération de Paris, et du musée Jean Moulin - ville de Paris), et un comité scientifique composé d'universitaires et de chercheurs attachés au CNRS.



Depuis sa création, notre association, outre sa mission de **promotion de la lecture**, participe à la collecte de tous documents, objets ou témoignages concernant **l'histoire locale et le patrimoine**.

C'est à ce titre que **Les Amis de la Bibliothèque** ont très largement contribué à la réalisation et à la publication du Bulletin municipal spécial intitulé **Des forces d'occupation aux voix de la Résistance**. Francis Pascal, Françoise Pascal, Gérard Tardif, Marie-Claude Lacombe et Serge Vincent, membres de l'association, ont examiné et synthétisé les archives du grand résistant saint-loupien Robert Decamp, dont le réseau oeuvrait parallèlement à d'autres en action à Saint-Leu. Ils ont également entrepris la recherche de documents complémentaires sur l'histoire locale relatifs à cette période de la collaboration et de la résistance.

Ce bulletin municipal est disponible à la bibliothèque. Le n°10 de *Signets* (mai 2005) retrace ce long et minutieux travail de mémoire effectué en **hommage** à ceux qui, dans notre ville, oeuvrèrent au péril de leur vie pour des jours meilleurs.

Le Club des Cinq



Marie-Ange Le Rochais, illustratrice pour la littérature jeunesse, nous a expliqué dans le précédent numéro de *Signets* comment s'élabore, en classe, avec de

jeunes élèves, les images d'un album. Cette fois, elle évoque avec beaucoup d'émotion la série romanesque qui a profondément marqué sa personnalité et qui a été à l'origine de sa vocation. Une nostalgique qu'elle n'est sûrement pas la seule à éprouver !

En 1967, j'avais onze ans et demi, mes parents divorçaient et je redoublais le cm 2. L'école c'était l'enfermement, le désespoir d'être un cancre et l'ennui. Les adultes, êtres vindicatifs dont il fallait se méfier, ne transmettaient que craintes et culpabilité. Quant aux autres enfants, leur brutalité incontrôlée m'effrayait. La sortie de l'école, c'était la bicyclette, le vent sur les oreilles, l'odeur des feuilles, la pluie, le soleil ; c'était sourire et s'émerveiller de tout. C'était aussi et surtout la lecture...

Qui me fit découvrir en 1967, *le Club des Cinq au bord de la mer* ? Par quel extraordinaire miracle ce livre arriva-t-il entre mes mains ? Je ne m'en souviens plus. En revanche, je me souviens de son petit format, 12 cm sur 17 cm, cartonné, imprimé en 1959. La couverture en couleur, illustrée par un certain Aldo de Amicis, représentait deux garçons et deux filles en maillot de bain rouge, sur une plage ensoleillée. Ils soulevaient ensemble, au-dessus de leur tête, un énorme ballon jaune. Au centre, sous l'ombre du ballon, un chien ocre, imposant mais sympathique, scrutait le sable. *Les Cinq* se prénommaient François, Mick, Annie, Claudine et Dagobert.

Détenir un livre de cette taille, m'ouvrait les portes de l'adolescence. Fini les albums bébé. Je rentrais dans un monde concret et palpitant loin des fables. La lecture du *Club des Cinq* m'a éclairée. J'y apprenais que l'amitié entre garçon et fille existait. - En 1967, l'école n'était pas mixte. Et puis, il était incorrect de trop fréquenter les garçons. Je découvrais aussi ce qui, je crois, fut le plus décisif : Claudine dite Claude. Elle ne correspondait en rien aux critères de l'héroïne « chochette ». Comme moi, elle portait pantalons et cheveux courts. Elle était rigolote, rebelle, cabocharde, mais aussi maligne,

téméraire et surtout qualité suprême : débrouillarde. J'avais rencontré mon alter ego, mon alliée. Je l'admirais. J'aurais voulu une amie comme elle ! En suivant ses aventures, je déjouais les complots, dénichais des trésors, tout en m'occupant de Dagobert, le chien fidèle. C'était possible, une fille le pouvait, je le pouvais.

J'en ai passé des journées sous le cerisier à dévorer le *Club des Cinq*. Rien n'aurait pu me déloger. Au désespoir des miens, je m'enfermais dans le bonheur de lire, qui, comme la bicyclette, avait le pouvoir de me transporter. Je bégayais, j'étais dyslexique mais grâce au *Club des Cinq*, la force était en moi. Et j'allais moi aussi écrire. Et j'allais moi aussi dessiner. Car les illustrations aussi me faisaient entrevoir un monde à explorer, à inventer. Quatre seulement étaient pleine page couleur, sur un papier noir et blanc tracées d'une plume nerveuse ponctuaient l'aventure.



Hier, j'ai relu le *Club des Cinq au bord de la mer*. En résumé, les *Cinq* sont en vacances dans une vieille ferme bretonne. La fermière passe son temps à cuisiner des quantités dignes de Pantagruel pour son mari, un ogre qui oublie de porter son dentier. « Il a la peau foncée comme un Espagnol... » ? ! Au loin, la mer s'engouffre dans des grottes inexplorables. La question est : où mènent-elles ? Sur la côte escarpée domine une tour en ruine, où, certains soirs, brille une lumière étrange

François, l'aîné des *Cinq*, est le chef. J'ai relevé un subjonctif dans sa

bouche, p 117 : « J'aurais mieux aimé que nous fussions seuls... » Ce qui prouve qu'il est raisonnable et instruit. Annie est une « vraie » fille en jupe, blonde. François qui ne saurait démentir la protège particulièrement. Il est question de pirates pilliers d'épaves et de contrebandiers.

Les filles ne peuvent pas suivre les garçons partout car les filles sont plus fragiles et plus craintives. Page 172, le fermier leur intime d'ailleurs l'ordre de rester à la ferme tandis qu'eux, les hommes, iront à la rencontre des malfaiteurs. Claude n'aime pas du tout cela. Après la fête donnée par les fermiers, les filles font la vaisselle. A l'époque, ces stéréotypes n'étaient pas à relever...

Je suis toujours très nostalgique chaque fois, qu'au détour d'un vide grenier, un *Club des Cinq* cherche acquéreur. Ma fille Louise, n'a jamais voulu en lire, « trop ringard ! »- et cela malgré les nouvelles éditions remaniées pour cadrer à l'époque. À son age chacun m'était précieux, et je les exposais fièrement sur mon unique étagère. Je les voulais tous, aucun ne me décevait... Bien sûr, j'ai lu des livres mieux écrits, ou mieux illustrés, qui m'ont marquée, m'ont élevée, ont laissé des traces en moi... Mais pour l'enfant que je fus, la rencontre avec cette série m'a donné l'envie d'écrire et de peindre et m'a ainsi m'ouvert la voie vers ce que j'allais devenir.

Marie-Ange LE ROCHAIS

Enid Blyton est née le 11 août 1897 à Londres. Sa production littéraire est estimée à plus de 700 romans et nouvelles. Parmi ses séries de romans pour pré-adolescents, celle des 21 romans du **Club des Cinq**

(*The Famous Five* en anglais), publiés entre 1942 et 1963, est la plus célèbre et a été traduite en plus de soixante langues.

Le Clan des Sept (*The Secret Seven* en anglais) comporte 15 romans publiés de 1949 à 1963 ; **Les Cinq détectives** (*The 'Mystery' Serie* en anglais) ; les séries « **Mystère** » (*The 'Secret' Serie*, *The 'Adventure' Serie* et *'Barney Mystery' Serie* en anglais)



ont été aussi très populaires. Rappelons qu'Enid Blyton est également l'auteur de la série **Oui-Oui** (*Noddy* en anglais)... Elle est décédée le 28 novembre 1968 à Hampstead.

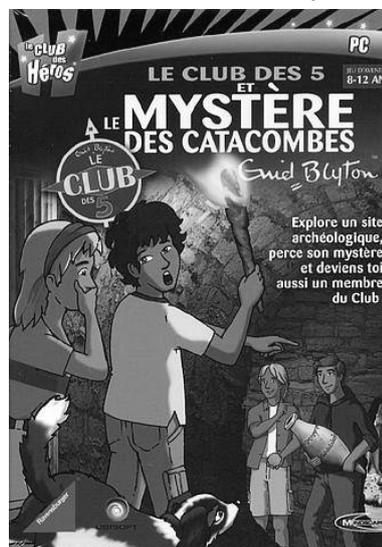
Les amateurs liront la bibliographie de François Rivière, **Enid Blyton et le Club des Cinq** (Les Quatre Chemins, Paris, 2004). Tous ces livres ont été adaptés pour la télévision. Pour la version française du *Club des cinq*, les personnages ont changé de nom : Georgina Kirrin qui se fait appeler George dans la version anglaise devient Claudine Dorsel et préfère se faire appeler Claude... Quant au chien Timmy, il devient Dagobert ! Les histoires se passent généralement à Kernach, un lieu imaginaire censé être situé en Bretagne. Des disques vinyle 33 tours des aventures des *Cinq* ont été édités ainsi que des cassettes audio.

Le Club des Cinq (*The Famous Five*) est une série télévisée britannique en 26 épisodes de 25 minutes créée d'après les personnages d'Enid Blyton et diffu-

sée entre le 3 juillet 1978 et le 3 août 1979 sur le réseau ITV. En France, la série a été diffusée à partir du 21 décembre 1978 sur TF1.

Les couvertures des albums ainsi que leur résumé sont disponibles sur le site: http://perso.wanadoo.fr/serge.passions/livres_d_enfants.htm. Les anglicistes consulteront le site internet dédié à celle qu'on a surnommée la « Walt Disney britannique ». **L'Enid Blyton Society**, fondée en 1995, publie trois fois par an un magazine *The Enid Blyton Society Journal*, et organise chaque année « *L'Enid Blyton Day* », qui attire des centaines de fidèles. (www.enidblytonociety.co.uk)

Ubi Soft a créé plusieurs jeux vidéos avec les personnages d'Enid Blyton : *Le Club des 5 et le trésor de l'île*, *Le Club des 5 joue et gagne*, *Le Club des 5 en péril*, *Le Club des 5 et le mystère des catacombes*.



Pour avoir un aperçu du talent de Marie-Ange LE ROCHAIS, consulter son site internet <http://lerochais.rf.lv/>.

Outre ses couvertures d'albums pour enfants, on y trouve des publicités pour un parfum ainsi que d'étonnants dessins d'avions de chasse, de piscines et de poitrines féminines...



Marguerite YOURCENAR

Marguerite Yourcenar est née en 1903 dans une famille de grande bourgeoisie des Flandres francophones. Elle est surtout connue pour ses deux principaux romans, **Mémoires d'Hadrien** et **L'Oeuvre au noir**, et par le fait qu'elle a été la première femme élue à l'**Académie Française**.



En fait le cas Yourcenar est plus complexe que l'image d'Epinal que l'on imagine au premier abord. La petite maison dans la forêt et la cuisson du pain ne peuvent changer son origine, ses premiers souvenirs, son éducation qui a été celle d'une noblesse bourgeoise, panachée cependant d'une certaine bohème. Sa jeunesse pourrait être caractérisée par trois points :

- **Solitude** : fille unique, père veuf, pas de contrainte scolaire...
- **Erudition** : Latin, Grec, étude essentiellement littéraire et classique, peu d'étude scientifique.
- **Voyage** : Midi de la France, Italie, Grèce...

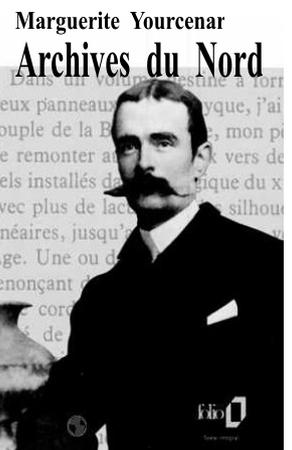
Une jeunesse libre - indépendante grâce une aisance financière certaine - lui permet de commencer une carrière d'écrivain, influencée par l'antiquité méditerranéenne et la poésie, puis d'écrire des premiers romans où une certaine ouverture d'esprit se conjugue avec un certain formalisme.

Le grand tournant sera la deuxième guerre mondiale. Contrainte de vivre aux Etats Unis, coupée des milieux littéraires européens, sans véritables ressources financières, sans véritable attirance pour la société américaine moyenne

et sans projet d'avenir à court terme, elle va effectuer une véritable remise à zéro. Après la guerre elle va reprendre les thèmes esquissés dans sa jeunesse, mais avec la maturité acquise durant cette période. Elle-même dira « Il est des livres qu'on ne doit oser avant d'avoir dépassé quarante ans ».

Les **mémoires d'Hadrien** lui apportent une reconnaissance littéraire, une liberté matérielle et ravive ses liens avec l'Europe. Dix ans plus tard **L'Oeuvre au noir** marquera la fin de la réécriture des thèmes de sa jeunesse. Le lecteur trouve dans ces deux ouvrages, rédigé dans un style classique, la restitution d'une culture ou d'un personnage, mais avec en filigrane une pensée contemporaine et une interférence avec la culture et la personnalité de l'auteur.

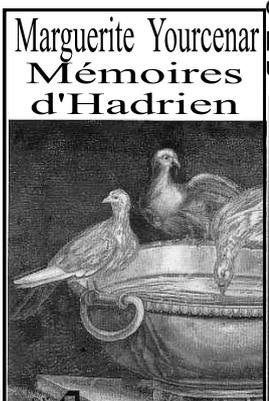
Marguerite Yourcenar va ensuite entreprendre les **Œuvre de mémoire**. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, sa trilogie inachevée n'éclaire pas totalement l'auteur. Après les rejets ou l'indifférence à sa famille et au milieu social de sa jeunesse, cette recherche de racine peut sembler étrange. Il ne faut pas oublier qu'elles ont été écrites par une femme de 70 ans, et certaines omissions volontaires, certaines blessures ou petites rancunes se cachent parfois sous une sérénité apparente. Il est plus facile d'être détachée ou sincère dans une fiction impersonnelle que lorsque l'on est directement ou indirectement le sujet principal de son oeuvre.



Finalement Yourcenar semble être un écrivain solitaire à l'écoute du monde mais marchant sur un sentier parallèle dans un style à la fois moderne et classique.

Gérard BRETON

Yourcenar est l'anagramme de **Crayencour**, le nom de famille de Marguerite. Dans **Mémoires d'Hadrien**, la dame des Flandres du XXème siècle fait parler à la première personne l'empereur romain du début de notre ère. Elle a mis près de trente ans pour parvenir à équilibrer la voix de son personnage et sa propre personnalité. La longue épître qu'Hadrien adresse à son fils adoptif de 17 ans, Marc Aurèle, qu'il a choisi pour successeur, est davantage qu'un témoignage historique une leçon d'humanisme et de tolérance, vertus que le souverain latin et la femme de lettres avaient en commun. **Archives du Nord**, sa trilogie autobiographique, est également marquée du sceau de l'Histoire, de la sensibilité. Des ouvrages à relire en ces jours troublés. **D. D.**



Notes de lecture

De Marquette à Veracruz

David B est un adolescent né avec « une cuiller en or » dans la bouche. Il pourrait être heureux et vivre en harmonie dans sa belle région de la Péninsule du Michigan. Mais David refuse la richesse de sa famille de nababs du Middle West. Il sait que ses ancêtres, venus de Cornouailles au XIXème siècle, ont spolié et chassé les Indiens de leurs terres pour établir une industrie forestière et minière. Il veut vivre comme un Robinson, au milieu de la forêt, et forme le dessein d'écrire une œuvre révélant les forfaits commis par la famille Burkett pour établir sa fortune, les « plus gros enculés de voleurs que Dieu a jamais laissé vivre dans le coin », d'après un vieux paysan. David est particulièrement soutenu dans son entreprise par la haine qu'il voue à son père alcoolique invétéré, violeur de petites filles, dilapidateur de la fortune familiale.

Le jeune homme se construit en s'opposant totalement à l'image de son géniteur, en évitant la boisson, les jeunes filles mineures, et, surtout, l'oisiveté, participant chaque fois que l'occasion se présente aux travaux de maçonnerie des ouvriers voisins. Aux hôtels chics que fréquentent ses parents, il préfère la vie rustique et âpre dans un vieux chalet perdu dans la forêt, malgré les intempéries. Il trouve l'apaisement à ses tourments sur les rivières et les lacs, se nourrissant de truites argentées. David parcourt ainsi toute la péninsule nord dans son pick-up. Il rencontre plusieurs jeunes femmes qui tentent de lui apprendre le bonheur mais il a trop « la tête dans le cul » pour aimer vraiment. Surtout, il ne veut pas donner des descendants à cette lignée maudite des Burkett.

Ce n'est pourtant pas un garçon insensible. Il aime sa sœur, la rebelle. Il pleure lors de la mort de sa petite chienne. Il est bouleversé quand il prend conscience de la déchéance de Laurie, sa première initiatrice, dévorée par un cancer. Sa compassion pour sa mère est réelle.

David parviendra-t-il à sortir de lui-même ? Réalisera-t-il son œuvre de dénonciateur ? La perte de ses parents va-t-elle le libérer de sa haine et de sa colère ? Va-t-il enfin laisser s'exprimer ce « je » romantique qui trouve ses origines dans l'Europe du XIXème siècle ?

Dans ce récit écrit à la première personne et qui se déroule entre 1960 et 1980, apparaissent des

êtres complexes qui témoignent de la diversité ethnique des USA, nation d'immigrants forgée par l'idéal du *melting pot*, bien démenti par les faits...

La place de l'homme dans la nature est un autre des thèmes récurrents de la littérature américaine. L'auteur sait nous communiquer son amour pour sa région natale et l'on croit naviguer, certains soirs, sur le Grand Lac en compagnie de David.

D'autres éléments de la société nord-américaine se révèlent au fil de ce riche roman : l'attachement obligatoire à une quelconque église, la dépendance généralisée à l'alcool qui entraîne souvent des actes d'une violence inouïe, la pulsion sexuelle parfois irréprensible et, enfin, la présence de la mort, aboutissement ou délivrance d'une vie devenue insupportable.

Un roman de...



...Jim Harrison

Gisèle DELATTE

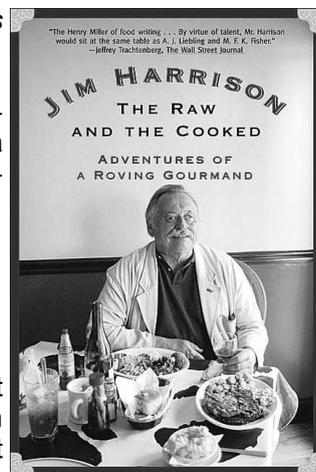
Jim Harrison est né en 1937, dans le Nord du Michigan. Sa mère est d'origine suédoise. Son père est agent agricole, spécialisé dans la conservation des sols. Ils ont cinq enfants. D'après son biographe (*) la nature est vue chez Jim Harrison comme le lieu de disparition progressive de la personnalité, une entité artificielle liée à la civilisation : le monde sauvage dissipe l'illusion de l'identité, il absorbe aussi ce poison.

Dans *Entre Chien et Loup*, Jim Harrison écrit : « *Les Indiens d'Amérique sont pour moi une véritable obsession, nullement partagée par les habitants de New York ou de Los Angeles, qui préfèrent croupir dans leur vide moral. Les Indiens ressemblent à la bonne poésie ; tristement et banalement, nous mourons tous de ne plus entendre ce qu'ils ont à nous dire* »

Jim Harrison sait cependant profiter de la vie, à en juger le guide gastronomique dont il est l'auteur.

(*) **JIM HARRISON de A à W**, de Brice Matthieussent

On consultera également avec intérêt le site en français - malheureusement pas actualisé - consacré à cet écrivain : <http://jimharrison.free.fr/>





La musique arménienne

Nous allons vivre l'année de l'Arménie. Cette célébration se déroulera sur 2006/2007. Au deuxième semestre 2006, ce sera la France en Arménie. Au premier semestre 2007, ce sera l'Arménie en France. A cette occasion l'association « L'Hiver Musical de St Leu » vous proposera sur le thème de l'Europe aux portes de l'Orient un concert de musique Arménienne. Le petit article qui suit est une introduction à cet art très riche et très original.

Dans les domaines de l'art, le peuple arménien a réussi à garder son identité et sa spécificité. La musique arménienne est surprenante par la qualité de son expression poétique. Elle est généreuse et ornée comme l'Orient, maîtrisée comme l'Occident ; elle exprime la douleur sans désespoir, la révolte sans déchaînement. Elle s'est enrichie tout au long de son histoire de l'influence de ses voisins.

L'Arménie est délimitée par la Géorgie au nord, par la Turquie à l'ouest, par l'Azerbaïdjan à l'est et par l'Iran au sud. La musique arménienne ne constitue pas un îlot isolé ; elle est représentative et évocatrice de la musique de toute une aire géographique. Le chant est un don naturel des paysans. Le chant et la musique font partie intégrante de la vie arménienne. Ecouter de la musique arménienne, voir un spectacle de danse arménienne, c'est voyager entre l'Orient, l'Asie et l'Occident. L'Art musical arménien est un livre retraçant à lui seul toute l'histoire d'un peuple connaissant tour à tour joies, souffrances, haines, convoitises et passions...

La musique populaire arménienne fait appel à des instruments traditionnels largement répandus dans le Caucase comme :

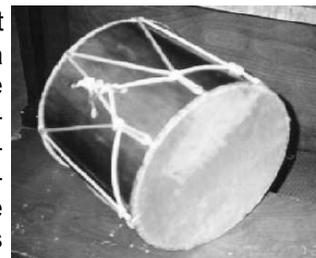
Le kanoun : c'est une cithare sur table ; il a 72 à 75 cordes de boyau ou de nylon, groupées par trois. L'instrument a la forme d'un trapèze rectangle, et son chevalet repose sur une peau. Il se joue par pincement, à l'aide de deux médiators en corne fixés à chaque index par une bague de métal. Le kanoun se tient horizontalement posé sur les genoux croisés.



Le kamantcha : un violon à base en forme de pointe. On le joue dressé sur le genou avec un archet de crin de cheval, tenu serré avec la main tout en jouant.



Le dhol : Le plus populaire et le plus usité des instruments à percussion, est en forme de tambour. Ses peaux sont tendues par des cordes et se frappent avec les mains. L'importance du dhol est primordiale du point de vue rythmique dans les ensembles instrumentaux.



Le doudouk : hautbois cylindrique à double anches de roseau. Le doudouk accompagne le très beau film « Va, vis et deviens ». Par son timbre velouté et sa douceur, il représente la féminité, l'amour, la douleur et la joie.



Le zourna : très répandu en Orient et jusqu'en Grèce. Le timbre perçant et criard du zourna accompagne les danses d'hommes. Il exprime puissance et virilité.

Ces instruments sont utilisés au cours des fêtes, des cérémonies, des réjouissances populaires qui rythment la vie quotidienne des Arméniens. Ils accompagnent les chants de labeur, de mariages ou les berceuses... Les mélodies sont exécutées par un ensemble instrumental composé de trois ou quatre musiciens, entrecoupées de pièces en solo lors d'improvisations.

L'Hiver Musical de St Leu proposera aux autres associations de la ville de s'associer à des moments de rencontres avec l'Arménie, sa culture et son histoire.

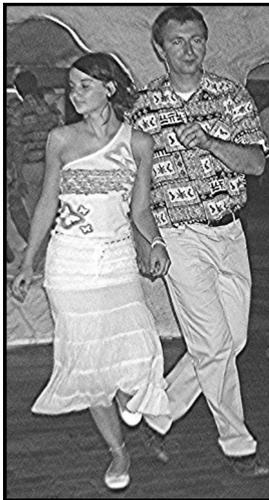
Serge VINCENT

Le thème du Prix Annie Ernaux 2006 est « Passion(s) ». C'est pourquoi Signets ouvre aujourd'hui ses colonnes à Laetitia CANAUD, une jeune saint-loupienne de 17 ans, dont l'une des passions est une danse venue d'Amérique Centrale, la « salsa ». Nul doute que si elle décidait de participer au Prix Ernaux, les autres concurrents auraient du souci à se faire...

Je fais de la salsa depuis deux ans mais j'aime cette musique depuis beaucoup plus longtemps. Pour moi, elle est associée aux couleurs, au soleil, à la sensualité, aux rythmes les plus variés. Cela correspond vraiment à ma personnalité. Quand j'ai appris que mes voisins étaient inscrits au club de La Frette— un des seuls du secteur, avec celui d'Argenteuil— je n'ai pas hésité et je les ai rejoints...

Ce qui me plaît dans la salsa, c'est d'abord la musique, mais aussi les rythmes, tour à tour lents ou rapides, et la langue espagnole. On peut danser seul ou à deux, c'est donc plus facile.

Quand j'étais toute petite, j'ai fait de la danse moderne. Mais, quand j'ai dû quitter mon professeur, j'ai eu peur de ne jamais en retrouver un aussi bien. Alors, j'y ai renoncé. Je suis ouverte à toutes les sortes de danse, sauf, peut-être, les danses trop « vieillottes » comme le tango. J'aime beaucoup regarder le classique mais je n'ai pas envie de le danser : c'est trop lent pour moi, un peu trop codifié. J'ai essayé le hip hop au lycée. Je vais peut-être commencer le rock acrobatique, l'an prochain, si j'ai un peu de temps...



PASSION : SALSA

cours, on apprend à danser en « rueda », en rondes par couples, sous la direction de la « mama », notre professeur. A des moments bien précis, elle crie le nom d'une figure et il



faut aussitôt adopter le bon rythme tout en changeant de partenaire... Une fois, lors d'une soirée chez mes voisins, on a essayé d'organiser une « rueda » entre nous : cela n'a pas marché, on ne savait pas diriger les groupes tout en dansant nous-mêmes. On ne s'improvise pas « mama » !

Certains ont des partenaires attirés. Mais cela n'a rien d'obligatoire. Moi, je suis la plus jeune de notre groupe. Cela ne me gêne absolument pas de danser avec des gens d'âges très différents. Mes copines auraient sans doute plus de mal...

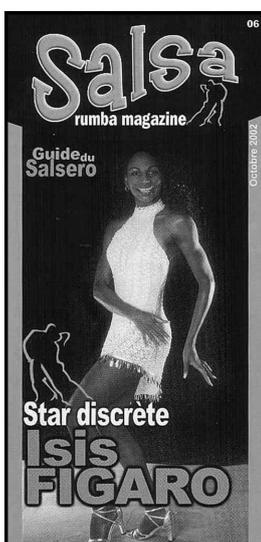
A notre niveau, il n'y a ni gala ni compétitions. Seulement des démonstrations devant d'autres clubs ou devant des groupes qui pratiquent d'autres danses. On prépare des chorégraphies permettant d'associer les plus expérimentés et les nouveaux, cela leur permet de voir à quoi ils peuvent parvenir au bout de deux ans. Les professeurs, eux, participent à des concours internationaux.

J'attends d'être majeure pour aller dans des boîtes parisiennes de salsa ! J'avais trouvé des amis pour aller au « Latina Café », sur les Champs Elysées, mais il est fermé définitivement ! Domage, on y mange cubain et surtout on y danse comme là-bas ! J'écoute Radio Latina, mais je trouve qu'il y a trop de pub...



Je suis d'une famille où tout le monde est musicien. Mon père est clarinettiste, ma mère joue de la flûte traversière, mon frère pratique la batterie et les percussions. Plusieurs de mes tantes, oncles et cousines jouent d'un instrument. Pour le mariage d'une de mes cousines, l'été dernier, nous avons formé un orchestre familial composé d'une vingtaine de membres. Il faut dire que nous étions au total 150 !

Moi, j'éprouve une véritable passion pour le jazz et je joue du saxophone depuis l'âge de sept ans ! J'ai voulu essayer le violon, la harpe, la flûte traversière... mais c'est le saxo que j'ai finalement adopté. Je fais partie comme mes parents de l'orchestre harmonique de St Prix. Nous sommes 6 saxophonistes



La salsa commence à être de plus en plus connue par les jeunes. Surtout grâce aux filles, aux étudiantes. Mais le problème, c'est de convaincre les garçons. Ils n'aiment pas prendre des cours. L'autre jour, au lycée, j'avais écrit sur mon tee-shirt « Cherche partenaire... ». J'ai eu plusieurs propositions mais quand j'ai expliqué que c'était pour « danser la salsa », on m'a demandé si ce n'était pas plutôt pour danser la macaréna...

Comme dans toute danse, il y a des figures à apprendre. Dans la salsa cubaine, elles ne portent pas les mêmes noms que dans la salsa portoricaine ! Cela complique un peu les choses ! En

Salsa rumba magazine distribué gratuitement dans les boîtes parisiennes

alto, 4 filles et 2 garçons. Nous participons aux cérémonies officielles, aux « vœux du maire » et, bien entendu, à la Fête de la musique. Nous interprétons toutes sortes de musique, depuis des marches jusqu'aux musiques de films en passant par la variété française (Yves Montant, Charles Aznavour, Johnny...). La veille de l'oral du bac, je participe à la Fête de la musique !

Je ferai de la musique toute ma vie ! Mais je n'envisage pas d'en faire mon métier. J'aime beaucoup les contacts humains, avec des personnes de tous les âges, depuis les plus petits enfants jusqu'aux « seniors. Je vais d'ailleurs peut-être obtenir un petit job d'été d'aide à domicile pour les personnes âgées. Pour moi, les barrières d'âge n'existent pas ! Mon véritable projet est de devenir sage-femme, ou, au moins, de travailler dans le domaine médical.

Voyage au pays de la salsa

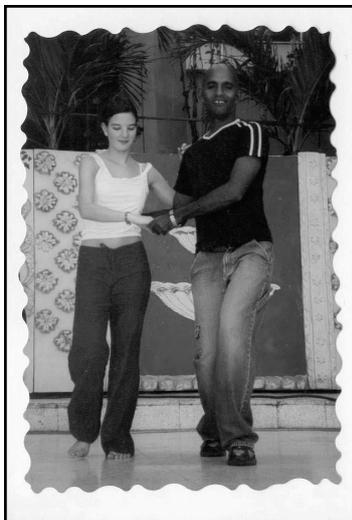
Ce qui nous a tous motivés pour aller à **Cuba**, aux vacances de février, c'était le besoin de soleil et de détente au cœur de l'hiver. A Cuba, à tout instant du jour et de la nuit, les gens écoutent de la salsa et dansent dans les rues... Des papys, tout fragiles, chantent en s'accompagnant de



L'orchestre de mon hôtel

leur guitare. J'ai été déçue de ne pas pouvoir participer à de véritables soirées salsa en ville. C'est trop dangereux, il y a beaucoup d'enlèvements d'étrangers, paraît-il. Mais dans l'hôtel, j'ai pris des cours avec l'un des animateurs cubains. Les Cubains dansent beaucoup plus vite. Une des mes fiertés est que l'on m'a dit que

« j'avais du sang latino » car je voulais tout le temps danser. En France, les gens ne sont pas habitués à danser aussi sensuellement. Les garçons hésitent à mettre les mains sur les fesses des filles pour les diriger. A Cuba, c'est naturel...



La pauvreté des Cubains ne les empêche pas de sourire continuellement. Ils ont véritablement le sens de l'accueil. Malgré les privations. Nous avons lu dans le Guide du Routard que nous pouvions leur offrir toutes sortes de produits qu'ils ne peuvent acquérir (savon, déodorant, balles de tennis...). Ils éprouaient une véritable émotion à chaque fois. Par contre, contrairement à beaucoup d'autres pays, on ne harcèle pas le touriste pour lui vendre n'importe quoi. Sauf sur les plages interdites aux Cubains où des hommes vous proposent toute une cargaison d'objets en bois : petites guitares, bateaux, djembés...

Souvent, j'ai été étonnée de ne pas voir davantage de monde dans les rues. Rien à voir avec le film de James Bond tourné à Cuba qui donne l'impression d'une foule dense et permanente. C'est vrai seulement dans les bus qui sont toujours bondés. Il y a peu de magasins. Par contre, il y a beaucoup d'animaux errants en mauvais état, dans les rues de La Havane.

On est dans un univers très particulier. Il n'y a pas d'affiches publicitaires dans les rues, seulement de la propagande politique. On doit absolument conserver, jour et nuit, autour du poignet,

le bracelet que l'on vous remet à l'arrivée. Pour les Européens, il est de couleur bleue. Si on le perd ou si l'on s'en débarrasse, on ne peut rentrer dans l'hôtel. On risque même de se retrouver en prison. De plus, on doit utiliser le CUC, la monnaie réservée aux touristes, le peso convertible.



Depuis novembre 2004, les transactions en liquide s'effectuent en pesos convertibles cubains, les dollars n'étant plus autorisés pour ce type d'opérations. Dix pesos convertibles représentent un mois de salaire pour un cubain.

Il est important de parler espagnol pour engager la conversation. Le français n'est pas parlé et l'anglais n'est pas une langue qu'ils pratiquent avec plaisir. Un chauffeur de taxi nous a expliqué que seuls les anciens croyaient encore au régime de Fidèle Castro. Les jeunes, pas du tout.

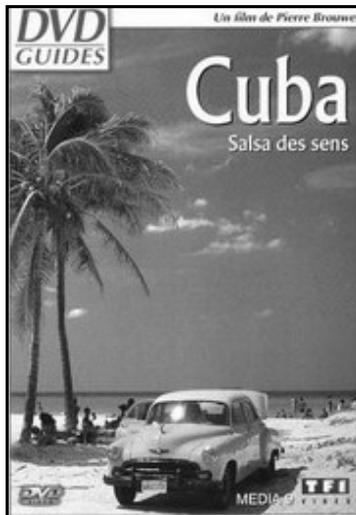
Malgré tout, j'ai vraiment envie de retourner sur l'île. Cela dépayse de visiter les vieilles églises espagnoles ou encore l'un des bars fréquentés par Ernest Hemingway... Partout on croise de vieilles voitures américaines, peintes avec des couleurs vives.



Cela fait du bien d'ouvrir les yeux sur le monde et de comparer notre situation avec celle des autres peuples... Et puis, j'ai ramené des compilations de salsa cubaine...

Laetitia CANAUD

Quelques recherches sur internet permettent de connaître l'histoire et l'évolution de la salsa.



« La Salsa est née du mariage de divers genres musicaux combinés à de nombreuses traditions de différents pays d'Amérique centrale et latine. Les différents rythmes et figures cueillis du Venezuela, de Colombie, du Panama, de Porto Rico, mais surtout de Cuba (considéré comme le berceau de la Salsa) associés donnent par une subtile alchimie la saveur et le parfum de la Salsa. Les apports les plus significatifs de la Salsa sont notamment ceux de la Guara-

racha, du Boléro et du Merengue. Selon les historiens, c'est dans les débuts du XXe siècle qu'apparaît le "SON". Version plus lente et plus élégante que la Rumba, très appréciée par la bourgeoisie blanche locale de l'époque. Dans les années 20, la Salsa désignait déjà une danse d'origine cubaine au style lent propice au flirt, ou les danseurs exécutaient en se touchant à peine, des figures tout en symbolique représentant l'unité du couple » www.sauce-picante.org

Sur un autre site, on trouve l'origine du mot « salsa »

« D'aucuns pensent que le mot salsa est une contraction issue du titre "Echale Salsita" qu'Ignacio Piñeiro créa en 1928. Mais d'autres sont d'avis qu'il est inexact de parler du terme "salsa" avant les années 70. Par la suite, des musiciens firent référence à "salsa" comme un terme désignant leur musique. Néanmoins, ce terme ne fut pas très diffusé pendant des années et on parlait plutôt de "musique latino". Cette musique était principalement dominée et diffusée par des New-Yorkais faisant partie de la communauté latino composée d'immigrés venant de Puerto Rico, Cuba, Haïti ou encore la République Dominicaine. Dans ce contexte, les rythmes originaux de la salsa subirent les influences du jazz américain, d'où l'introduction d'instruments comme la trom-



bonette » www.ultradanse.com



« En fait, précise le chanteur Sargent Garcia, c'est un terme très vaste, par mon an-

« En fait, précise le chanteur Sargent Garcia, c'est un terme très vaste, par mon an-



de disques, années soixante une forte émigration de Cuba, de Saint-Venezuela, de vers les États-Unis. Ils sont venus à New York et ont commencé à mélanger leurs musiques. Ça a donné des choses à peu près semblables, et il a fallu appeler ça d'une façon ou d'une autre : la salsa. C'est devenu un terme dans lequel on range tout : c'est normal, dans une sauce, on met tout ce qu'on trouve.

(Les invités de routard.com)



« D'aucuns pensent que le mot salsa est une contraction issue du titre "Echale Salsita" qu'Ignacio Piñeiro créa en 1928. Mais d'autres sont d'avis qu'il est inexact de parler du terme "salsa" avant les années 70. Par la suite, des musiciens firent référence à "salsa" comme un terme désignant leur musique. Néanmoins, ce terme ne fut pas très diffusé pendant des années et on parlait plutôt de "musique latino". Cette musique était principalement dominée et diffusée par des New-Yorkais faisant partie de la communauté latino composée d'immigrés venant de Puerto Rico, Cuba, Haïti ou encore la République Dominicaine. Dans ce contexte, les rythmes originaux de la salsa subirent les influences du jazz américain, d'où l'introduction d'instruments comme la trom-



« D'aucuns pensent que le mot salsa est une contraction issue du titre "Echale Salsita" qu'Ignacio Piñeiro créa en 1928. Mais d'autres sont d'avis qu'il est inexact de parler du terme "salsa" avant les années 70. Par la suite, des musiciens firent référence à "salsa" comme un terme désignant leur musique. Néanmoins, ce terme ne fut pas très diffusé pendant des années et on parlait plutôt de "musique latino". Cette musique était principalement dominée et diffusée par des New-Yorkais faisant partie de la communauté latino composée d'immigrés venant de Puerto Rico, Cuba, Haïti ou encore la République Dominicaine. Dans ce contexte, les rythmes originaux de la salsa subirent les influences du jazz américain, d'où l'introduction d'instruments comme la trom-

« D'aucuns pensent que le mot salsa est une contraction issue du titre "Echale Salsita" qu'Ignacio Piñeiro créa en 1928. Mais d'autres sont d'avis qu'il est inexact de parler du terme "salsa" avant les années 70. Par la suite, des musiciens firent référence à "salsa" comme un terme désignant leur musique. Néanmoins, ce terme ne fut pas très diffusé pendant des années et on parlait plutôt de "musique latino". Cette musique était principalement dominée et diffusée par des New-Yorkais faisant partie de la communauté latino composée d'immigrés venant de Puerto Rico, Cuba, Haïti ou encore la République Dominicaine. Dans ce contexte, les rythmes originaux de la salsa subirent les influences du jazz américain, d'où l'introduction d'instruments comme la trom-

La fête du Jeu

Comme chacune de ses trois éditions précédentes, cette manifestation a connu un très vif succès. Organisée les 20 et 21 mai par le **Club A VOS JEUX !!**, elle a permis, sous la houlette des « Tee-shirts verts », membres de l'association, à près de 2000 visiteurs de découvrir l'immense variété des jeux de société. Qu'ils soient de cartes, de stratégie, de plateau ou d'adresse, ils sont à coups sûr synonymes de plaisir partagé et de stimulation intellectuelle.



C'est une chance pour les habitants de notre ville, et, en particulier, les enfants et les adolescents de bénéficier d'un tel club ! Le nombre d'adhérents (120), l'enthousiasme des après-midi et des soirées qui regroupent jeunes et adultes à la Maison Commune en témoignent. Par sa nature même, le Club



joue aussi un rôle social, notamment, en matière de relations entre les générations.

Retrouvez le Club lors du

Forum des associations, le dimanche 10 septembre prochain, et lors du **Téléthon** du samedi 9 décembre pour **Les 24 heures du jeu**.

Pour connaître les dates de réunion du club, consulter le site : <http://avosjeuxasso.free.fr>



Un Opéra pour enfants

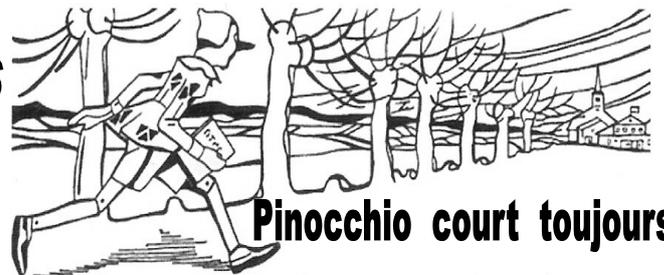
Deux classes des écoles primaires de Taverny (Foch et Gosciny) ont donné, le samedi 20 mai dernier, cet opéra dont le livret est signé Pascal Mathieu et la musique Romain Didier. Il s'agit d'une adaptation lyrique du célèbre conte de Colodi. Laissons la parole aux jeunes interprètes afin de recueillir leurs impressions sur cette expérience menée en collaboration avec le Conservatoire.

Tous les mardis à 15h et tous les jeudis matin, on a répété. On a fait des marionnettes et des masques d'oiseaux. On a mis 5 mois et le texte était dur à apprendre mais on a réussi. Notre classe a fait les marionnettes et les masques. L'autre classe a fait les costumes et d'autres masques. Nos deux classes ont réalisé les décors.

Nathalie, l'intervenante de musique était très sympathique. Tout de suite, elle a testé notre oreille pour savoir quel rôle nous allions interpréter.

Le soir de la représentation, certains enfants avaient le trac, surtout les solistes car c'est dur de chanter tout seul devant le public. Il y avait des moments qui allaient très vite et d'autres beaucoup plus lents. C'était dur pour cela. Nos difficultés étaient de chanter en canon avec le coeur d'adultes.

Le spectacle n'a pas été parfait parce qu'il y a eu quelques fautes. Mais c'était plus facile avec les adultes parce qu'ils nous aidaient à démarrer et, quand



Pinocchio court toujours

on se trompait, ils nous rattrapaient. Les hommes avaient vraiment une voix grave. Il y avait beaucoup de choses à apprendre mais on est arrivés à tout retenir.

J'ai adoré chanter sur scène ! J'ai été vraiment très fière et très contente d'avoir un rôle. J'ai eu des difficultés à articuler, à prendre la première note et à chanter dans le micro. Mais j'y suis bien parvenue ! conclut avec enthousiasme une élève de CM2.



Cet opéra m'a illuminé ! renchérit l'un de ses camarades. Je n'imaginai pas ce travail. Mais, maintenant que je connais, j'adore cela ! Ce spectacle était assez difficile mais il fallait se raisonner pour ne pas tout oublier ! Le plus dur était la mise en scène car il fallait, devant un public infiniment grand, chanter dans le micro, regarder le chef d'orchestre, être dans le rythme. Je faisais l'un des 5 Pinocchio. Je me suis trompé deux fois mais je me suis rattrapé .

Nous avons le plaisir de vous proposer une NOUVELLE de notre collaboratrice habituelle, Michèle PARET, dont on peut lire les « coups de cœur » sensibles et à « fleur de peau » dans chacun des numéros de *Signets*. Ce texte a été remarqué par le jury du Prix Delerm 2006 puisqu'il figure parmi le recueil publié comme chaque année par les Editions du Valhermeil et qui regroupe les 50 meilleures nouvelles reçues par le jury. Il aborde un thème d'actualité de plus en plus partagée...

Antoine Gérard, assistant commercial dans une entreprise d'Import Export : voilà ma carte de visite. Vous pouvez me joindre à tout moment à mon bureau ou sur mon portable.

Je suis ce que l'on peut appeler un Français ordinaire, Monsieur tout le monde : 45 ans, marié, père de deux enfants, un fils et une fille, en bonne santé, bons élèves. Mon épouse, Marie, travaille à mi-temps dans une administration. Elle peut ainsi mieux s'occuper de la famille et de la maison que nous venons d'acheter en banlieue. Tous les matins, je prends le RER puis le métro pour me rendre à Paris, jusqu'à la station Goncourt, à deux pas de l'hôpital Saint-Louis. Costume, chemise impeccable, cravate, attaché-case... je lis "le Monde" et le "Nouvel Obs"... Des horaires réguliers 8 heures 30 - 17 heures 30 ... bien souvent des rendez-vous m'obligent à rester plus longtemps sur mon lieu de travail... tickets restaurant, repas entre collègues dans un petit bistrot du quartier, menu à 12 euros... RTT, vacances deux fois par an : l'été à la mer, l'hiver dans les Alpes... Nos ressources nous permettent ces escapades, des sorties régulières au cinéma ou au théâtre. Nous entretenons des relations courtoises avec nos voisins, nous rendons visite régulièrement à nos parents et nos frères et sœurs... une vie normale et bien réglée, en somme. Nous n'avons aucune raison de nous plaindre. Nous ne sommes pas des nantis, mais nous sommes heureux et bien des gens envient sans doute notre situation. Même si je jouis d'un certain bien-être, je ne me culpabilise pas : tout ce que je possède, je le dois à mon travail. Je suis issu d'un milieu modeste. Ma foi, je suis satisfait de mon sort. Qui ne le serait pas à ma place dans la société actuelle ?

Depuis quelque temps, des rumeurs circulent dans l'entreprise : des affaires qui auraient dû nous rapporter de gros bénéfices risquent de passer à la concurrence. On ne sait pas trop ce qui va arriver. Ça discute beaucoup dans les couloirs, on parle de licenciements, on va d'abord renvoyer les vacataires et les intérimaires. Avec les plus anciens, on pourra peut-être négocier. Dieu merci, je ne fais pas partie de ces catégories. Jusqu'à présent, le mauvais sort m'a toujours épargné. Ne pas en parler à Marie, ne pas l'inquiéter inutilement, voilà ce qui me préoccupe... Mais peu à peu, l'angoisse monte et l'inquiétude me gagne.

L'attaché-case

Les plus vieux ont quitté l'entreprise, je me trouve maintenant en première ligne. Tout le monde se fait du souci. A quand mon tour ? Nous sommes tous menacés. J'ai peur. Je pense à ma famille, aux études des enfants, aux traites de la maison... Non, non, pas moi, cela ne peut pas m'arriver, à moi... Je suis compétent, je ne mérite pas cela. Non, non... Des cauchemars hantent mes nuits, je dois maintenant prendre des somnifères et même le Prozac que je prends en cachette ne vient pas à bout de mes angoisses. Je glisse, la pente est de plus en plus raide, je tombe, je sombre...

Veille des congés de Noël en cette année 2002... Nous partons demain matin dans les Alpes, je vais enfin soupirer, me détendre. Convocation chez le DRH... : Monsieur Gérard, dans deux mois, vous ne ferez plus partie de notre personnel, vous comprenez... la conjoncture actuelle ne nous permet pas... Le coup de grâce ! Je ne l'écoute même plus. C'est fini, il peut toujours causer, s'expliquer cet imbécile. Ses arguments, je m'en fous, c'est moi qui suis dans le pétrin, pas lui. Et son sourire condescendant...

C'est après les vacances que j'ai annoncé la nouvelle à mes proches : aucune réaction, aucune parole de soutien de leur part. Alors, il va falloir que je travaille à temps complet... et la maison... et les vacances... et les sorties ? Moi qui croyais qu'elle m'aimait et qu'elle allait m'aider...

La course dans les bureaux, les paperasses, les CV, les rendez-vous, les entretiens, tout cela se succède. J'en ai marre de toute cette énergie dépensée pour rien. " Désolé, mais nous ne pouvons donner suite..." Je les vois tous ces petits chefs ironiques ! Désolé, tu parles, ils n'en ont rien à foutre de moi, leur chèque tombe tous les mois, ils peuvent bouffer, s'empierrer, se faire dorer sur une plage. Désolé, ça me fait marrer ! Les réponses, toutes les mêmes, même pas une vraie touche, des rendez-vous bidons, tous des bouffons ! A la maison, c'est toujours la même rengaine : tu ne te décarcasses pas assez, ça te plaît de te faire entretenir par ta femme, pauvre mec ! Jamais je n'aurais imaginé cela. Et les gosses qui assistent à nos engueulades, eux aussi ils me prennent pour un parasite. Si tu crois que ton chômage va nous permettre de vivre, si tu comptes te faire entretenir longtemps comme ça, tu te goures. Ça fait mal... Je la regarde, je tourne le dos et je sors. Depuis quelque temps, j'ai pris l'habitude d'aller au bistrot du coin, histoire de tuer le temps. Un demi par ci, un petit calva par là, ça réchauffe le cœur, ça console. Et puis, les potes, au comptoir, ils vivent la même galère. Ils me comprennent, eux ! Allez, Toni, encore un petit pour la route ! Quelques euros au tirage, quelques euros au grattage, un petit tiercé : l'espoir fait vivre. Pourtant, ça rapporte que dalle ! En rentrant, je suis souvent éméché. Je rentre de plus en plus tard pour ne pas l'entendre. J'ai même squatté le canapé du salon. Je me lève tard, je passe ma vie au bistrot. Des rendez-vous, il n'y en a plus, de toute manière, je n'ai plus envie de rien.

En rentrant un beau soir, je la trouve plantée là dans l'entrée : devant elle mon balluchon dans un vieux sac de sport et mon attaché-case. Il faut que je me casse, que je débarrasse le plancher. Elle a bien dû me trouver un remplaçant, se faire sauter par un collègue compatissant. Tout a foutu le camp. La dèche, la poisse, la débîne... Antoine, tu n'es plus qu'une épave, un pauvre type paumé !

Seul, je suis tout seul devant la grille, comme un imbécile, mon attaché-case à la main, sans toit, sans fric, sans rien. Les premiers temps, je passe d'un foyer d'accueil à l'autre, une nuit ici, une nuit là. Je peux au moins me laver. Les autres sont déjà de véritables épaves, sales, puants, vulgaires, largués là par le SAMU social : sacrées perspectives d'avenir, mon vieux Toni !

Le jour, je traîne mes savates dans mon vieux quartier, le 10^{ème} arrondissement, sur les bords du canal Saint-Martin... Mes vieilles fringues, j'ai réussi à les fourguer à des mecs qui avaient touché leur RMI : de quoi me payer un coup au bistrot et une baguette. Même le sac de sport, il y est passé. Mon attaché-case n'est plus qu'une vieille sacoche. Celle-là, j'y tiens, j'la larguerai pas comme ça, même si j'ai plus rien à bouffer. J'ai repéré un banc au coin de la rue du Faubourg du Temple et de l'avenue Parmentier. J'peux même pas passer la nuit dans un jardin public, les flics, ils arrivent à m'trouver : "Allez, l'clodo, sors de là ! T'as qu'à chercher du boulot, fous l'camp !" Sur un banc, c'est pas terrible, mais y peuvent rien m'faire, y peuvent pas l'enl'ver. Les bancs, ça intéresse plus personne, même pas les amoureux. C'banc-là, c'est l'mien et qu'on vienne pas m'faire suer, j'le lâch'rai pas. J'm'y suis attaché, à mon banc. J'suis assis, j'vois du spectacle, des types comme moi avant : y vont au boulot avec leur attaché-case, des p'tites nanas à croquer. J'les siffle, elles répondent pas ! Y'a aussi tous les potes du coin : on a des combines pour y'arriver, une adresse pour toucher le RMI, le vieux, y's'prend une commission au passage ! Mais mon banc, j'leur laiss'rai pas ! C'est là que j'dors, enroulé dans un vieux sac à viande récupéré au S'cours Populaire. C'est pas terrible, mais ça tient un peu chaud.

Ma p'tite sacoche, j'la serre contre moi, c'est tout c'qui m'reste. J'voudrais surtout pas qu'on m'la pique : dedans ma carte d'identité... oui, j'ai encore une identité. L'adresse, y faudrait la remplacer... par quoi ? Et puis, dedans, y'a tous mes trésors : un bout d'miroir, un savon, une brosse à dents, un blaireau et un rasoir. De quoi me r'faire une "beauté". Faudrait pas croire : c'est pas parc'que j'suis dev'nu un moins que rien qu'j'ai pas envie d'être encore un peu présentable ! Tous les matins, quand mon pote Mamadou, l'grand black au gilet fluo, il ouvre les vannes pour nettoyer le caniveau... j'suis là. J'ai déjà aligné tous mes outils sur l'banc, j'les ai sortis d'ma p'tite sacoche, c'est l'heure de la toilette. Entre deux voitures, j'peux presque prendre une douche ! y'en a bien qui m'regardent, mais j'm'en fous d'eux, j'fais comme s'ils existaient pas. J'ai même réussi à avoir des fringues de r'change : un pull et un froc rapiécés. J'peux même faire la lessive dans l'caniveau. Après, ça sèche sur mon banc. Mes vieilles pompes trouées, j'les ai j'tées, j'ai trouvé des bottes en caoutchouc. J'les ai taillées au ras des ch'villes, ça r'ssemble un peu aux godasses que j'mettais au jardin.

J'peux cavalier par tous les temps les pieds au sec, la classe !

Dans la journée, j'pars à l'aventure, ma p'tite sacoche sous l'bras. Faut voir du pays ! L'boulot, y'a longtemps qu'j'ai fait une croix d'ssus. J'récupère de quoi bouffer à la fin des marchés. L'Arabe du coin, y m'connaît, y m'file toujours c'qu'y peut pas vendre. Et puis, j'me tape des canons, une bonne partie du RMI, elle y passe. L'alcool, ça crée des liens !

Quand j'pense à avant, j'suis triste. Y sont tous responsables, c'est pas juste. J'suis plus qu'un SDF ! Ces jours-là, j'suis prêt à tout, alors j'bois un peu plus que d'habitude. J'ai des fois du mal à le r'trouver, mais il est toujours là, mon banc, mon domicile fixe de SDF. C'matin-là, j'en avais marre d'être assis à rien faire. Je r'gardais les gens normaux, y me r'gardaient aussi et ça m'donnait la gerbe. Y m'prenaient tous pour un débile : des types comme ça, ça devrait pas exister, y sont crades, y cherchent pas d'boulot, y vivent à nos crochets, y' z'ont la CMU, on paye pour ça ! C'est ça que j'lisais dans leurs yeux. Alors, j'suis parti roupiller dans l'parc de l'hôpital St-Louis, c'est calme là-bas.

Quand j'suis r'venu vers 6 heures du soir, j'voulais pas y croire... Il était plus là mon banc, les salauds, y avaient démonté. L'patron du bistrot, il est v'nu m'voir. Deux mecs de la ville de Paris, y'z'étaient passés. Y avaient démonté et j'té dans une benne. Ca f'sait pas bien dans l'quartier, un r'fuge pour clodos. C'est pas chouette, y paraît qu'y faut soigner l'image de marque de la capitale. Tu parles ! J'ai cru qu'j'allais exploser. J'ai commencé à hurler...

Et puis, après tout, j'm'en fous, ma p'tite sacoche, j'l'ai toujours. J'vais m'raccrocher à elle. Tous les deux, on trou'ra bien un aut'endroit pour vivre...

Michèle PARET

Outre le texte de **Michelle PARET**, le recueil publié par les Editions du Valhermeil comporte les nouvelles de deux Saint-Loupiens : **Didier DELATTRE (Quand les poules auront des dents)** et **Delphine COMTE-CUSEY, nommée pour Mamadou**. Un recueil à lire, bien entendu. Mais sans oublier le **Prix Annie Ernaux 2006 ! Cette année, le thème en est « Passion (s) »...**



Règlement du Prix ERNAUX sur www.signets.org, à la bibliothèque (01.34.18.36.80) ou à la librairie « A la Page 2001 » (01.39.95.14.69)